Les maisons des migrants kabyles au cours des “trois âges de l’émigration”

Ali Mekki

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1875>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.1875

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2012

Pagination : 42-53

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Ali Mekki, « Les maisons des migrants kabyles au cours des “trois âges de l’émigration” », *Hommes & migrations* [En ligne], 1298 | 2012, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1875> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.1875

Les maisons des migrants kabyles au cours des “trois âges l’émigration”

Par Ali Mekki,
sociologue, directeur du Centre régional d'études et d'observation
des politiques et des pratiques sociales (Creops)

Les cousines Zouhani se préparent avant d'aller au mariage d'un des fils de la famille.
© Camille Millerand

Habiter un entre-deux est le difficile équilibre auquel est condamné le migrant. L'histoire de son installation progressive sur sa terre d'accueil a pour contrepoint celle du maintien des liens avec son pays d'origine.

L'exemple des Kabyles venus travailler en France dès le début du XX^e siècle permet de détailler les stratégies de mise en place de cette double appartenance. La présence d'une maison ici et d'une maison là-bas témoigne d'un désir d'ubiquité qui questionne la construction de leur identité.

Habiter la maison traditionnelle, la rénover, construire une maison moderne, c'est d'abord habiter des dispositions et des aspirations sociales héritées et/ou acquises tout au long de sa trajectoire. Bourdieu définissait la maison comme un investissement économique et social, "*un projet de reproduction biologique et sociale*"⁽¹⁾. L'acte d'habiter révèle toute la dimension anthropologique de l'acte d'émigrer-immigré. Il est finalement un mode d'occupation de l'espace sur l'une ou l'autre des scènes sociales, selon la légitimité que l'émigré-immigré et son groupe accordent ou autorisent à son absence et à sa présence d'un côté ou de l'autre, et selon que les fruits de son travail viennent encore les justifier ou pas.

La maison "au pays" symbolise le retour, le retour aux sources, le retour à la normale. "*Je renoue avec les miens, je mets fin à l'absence.*" C'est dans cette perspective qu'il faut considérer la maison. L'existence de cette maison, son mode de construction et d'occupation constituent la marque du parcours de l'émigré-immigré. On y voit toute l'anthropologie de sa trajectoire migratoire. Peu d'études sont consacrées aux maisons des émigrés-immigrés⁽²⁾.

Cet article propose d'analyser les différents modes d'habitat au pays et en France à partir des différents âges de l'émigration-immigration kabyle en Haute-Provence. L'exemple des émigrés-immigrés kabyles algériens installés à Saint-Auban fournit un terrain d'observation et d'analyse particulièrement intéressant.

Saint-Auban est situé au confluent de la Durance et de la Bléone, au croisement des routes de Grenoble-Marseille et Grenoble-Nice, sur la commune de Château-Arnoux-Saint-Auban. L'usine de Saint-Auban représente le premier pôle industriel et ouvrier du département des Alpes-de-Haute-Provence en région Provence-Alpes-Côte-d'Azur (PACA). Ce site industriel, ouvert en 1915, était initialement voué à la production hydro-électrique et à celle d'aluminium. Il voit ses projets industriels et économiques se transformer et s'accélérer avec le déclenchement de la Première Guerre mondiale. En effet, l'utilisation des gaz de combat par les Allemands oblige le ministère de la Guerre à demander le concours des usines à vocation chimique pour les besoins des armées sur le front. C'est ce qui conduit l'usine de Saint-Auban à produire des gaz de combat à base de chlore – le fameux gaz moutarde – pour riposter à la première guerre chimique de l'histoire lancée par l'armée allemande.

La communauté kabyle algérienne de Saint-Auban se caractérise par le fait qu'elle est issue d'un même village en Petite Kabylie sur les hauteurs de la vallée de la Soummam près de Sidi Aïch, le village de Chemini. Elle a concerné un groupe généalogique homogène. En effet, quasiment tous les émigrés pensent être issus d'un même ancêtre et se représentent leur communauté comme une seule et immense famille. Leur tribu se nomme les Béni Oughlis. Le territoire est un vaste espace en forme de croissant tourné vers le fond de la vallée de la Soummam. Pour tous, le mode

de recrutement à l'usine fut le même : un agent recruteur originaire de Chemini parcourait, à la demande de l'usine, les campagnes pour recruter les travailleurs. D'autres venaient seuls, débarquaient à Marseille pour s'embaucher à Saint-Auban. Ce fut d'abord une immigration de travailleurs coloniaux appelés pour les besoins de la Première Guerre mondiale, puis suivirent les immigrés professionnels et, enfin, les familles.

Les maisons du migrant, carrefours entre deux mondes

Seule une ethnographie concentrée sur un groupe fixe et homogène peut rendre compte de l'ordre logique et chronologique du phénomène migratoire dans sa totalité. De ce fait, l'émigration-immigration de Saint-Auban est exemplaire car elle peut s'analyser des deux côtés de la Méditerranée, confrontant ainsi deux espaces sociaux, où l'émigré et l'immigré ont des intérêts spécifiques. L'émigré-immigré ne peut pas se passer de ce désir d'ubiquité : une maison là-bas, une maison ici. Où qu'il soit, il s'évertue à croire, à se persuader, qu'il peut magiquement appartenir à deux lieux à la fois : une maison de l'émigré à Chemini, une maison de l'immigré à Saint-Auban. En Algérie, la recherche anthropologique sur la maison trouve son origine dans l'incroyable crise du logement que connaît le pays depuis la colonisation et la décolonisation. La première volonté politique de trouver des solutions s'est concentrée autour du plan de Constantine (1959-1963). Les sociologues, de manière plus autonome, notamment Maunier⁽³⁾, avaient entrepris d'étudier cette question bien avant, suivis par les architectes. La maison, lieu de l'intimité familiale, par opposition à l'extérieur, lieu du domaine masculin et des relations sociales, délimite physiquement et géographiquement les espaces féminin et masculin. Bourdieu a montré les systèmes d'opposition qui définissent la maison kabyle à la fois dans son fonctionnement intérieur et dans son rapport à l'extérieur : *“La maison, le dedans, est notre première mère. Nous y sommes protégés un peu comme le fœtus, pour y vivre nos premières expériences, y puiser de la force avant de nous envoler comme l'oiseau hors du nid. Car la maison est notre coin du monde. Elle est (...) notre premier univers (...). Ce passage est obligatoire, dans les balbutiements de l'éclosion à la vie, et permet d'accéder au rêve⁽⁴⁾.”* La maison étant “une projection au sol des rapports sociaux”, toute analyse des maisons de l'émigré-immigré doit prendre en considération ce qu'il est ou est devenu, ici et là-bas.

L'enquête menée par Ramon Basagana et Ali Sayad distingue trois types de maisons, les maisons traditionnelles (MT), les maisons traditionnelles rénovées (MR), les maisons modernes (MM). *“Par maisons traditionnelles (MT), nous entendons des habitations telles que*

nous venons de les décrire dans les pages précédentes, c'est-à-dire avec division tripartite de la maison, chacune des trois divisions remplissant des fonctions qui lui sont traditionnellement assignées (...). Nous avons appelé maisons rénovées (MR), les MT, auxquelles des aménagements ont été apportés en transformant, par exemple, addayonin en cuisine, en supprimant taariet, en construisant un étage supplémentaire (...). Par maison moderne (MM), nous entendons des habitations de type européen, construites de toutes pièces en dehors des limites traditionnelles du village ou sur l'emplacement de la MT, après démolition de celle-ci. Elles possèdent une cuisine, des toilettes dans la maison et sont toujours à étages, l'escalier se trouve à l'extérieur, alors que dans les MR, il se trouve à l'extérieur⁽⁵⁾."

Nous mettrons en relation de manière explicite l'évolution de la maison, donc de la famille, et l'émigration-immigration. Les habitants de ces maisons ne peuvent être immuablement les mêmes, comme si la projection au sol des rapports sociaux était identique dans la maison traditionnelle, rénovée ou moderne. Nous reprendrons l'idée des trois âges dans la maison qui nous semble pertinente, comme le propose Nadia Messaci⁽⁶⁾, et nous la développerons à partir de la réalité sociologique de la condition des émigrés-immigrés kabyles de Haute-Provence.

Le premier âge : entre la maison traditionnelle kabyle et les baraquements au bord de la Durance

Le village en Kabylie est un moyen de protection. Les villages sont faits de maisons, bâties le plus souvent en pierres, avec un toit de tuiles rondes. L'intérieur comprend trois compartiments en communication, un pour les hommes, un pour les bêtes, et le grenier de la famille. Chacun porte un nom, a des fonctions propres et des formes particulières : *taqaât*, *addayonin*, *taariet*.

La première, *taqaât*, est la partie réservée aux humains, c'est la pièce principale, la partie la plus haute de la maison. Cette disposition répond à des impératifs physiques et techniques. C'est là que s'accomplissent tous les actes vitaux et les événements essentiels de l'existence familiale : manger, dormir, procréer, naître, mourir. La deuxième, c'est l'*addayonin*, qui se trouve en contrebas par rapport et en opposition à *taqaât*. C'est une étable, un espace réservé aux animaux (chèvres, moutons et vaches, s'il y en a). La troisième, c'est *taariet*, qu'on peut désigner comme une soupente ou un grenier à provisions, mais on peut également y dormir selon la taille de la famille. Elle se situe généralement au-dessus de l'*addayonin*.

La construction d'une maison en Kabylie est un acte collectif ritualisé. C'est une action qui nécessite un travail collectif, et la famille qui construit est aidée par le

village tout entier. La maison traditionnelle se caractérisait par sa plurifonctionnalité : cuisiner, dormir, se reposer, veiller. Tout cela dans la même pièce.

L'indivision du patrimoine agraire était le fondement de l'organisation économique de cette famille dite "traditionnelle". Elle maintient la cohésion sociale et lui évite toute désintégration. C'est aussi une garantie complète du groupe envers chacun de ses membres, en principe, économiquement égaux. Cette organisation économique, de type communautaire, rend l'individu inexistant en tant que personne autonome. L'individu, dans cette organisation, est un impensé. Il n'est que l'émanation du groupe. Il ne vit que par et pour lui. L'immigré du premier âge restait un fellah, il était très lié au groupe, à la famille traditionnelle, au culte des anciens, à la tradition musulmane. Ce n'était jamais le même qui émigrerait temporairement, précisément pour qu'il ne soit pas tenté par le changement.

Cet émigré-immigré détenait une mission qui lui était confiée par le groupe, limitée dans le temps et dans ses objectifs. On attendait de l'élite, car le groupe n'envoyait pas n'importe qui, qu'il se comporte en bon immigré, c'est-à-dire comme quelqu'un qui savait rester un paysan authentique porteur avec dignité de l'*ethos* paysan, de la pensée paysanne, malgré l'exil, le contact avec la ville et les Français. Il devait ne pas renier les valeurs du groupe, aussi ne fréquentait-il que les siens en France. À Saint-Auban,

il y était de toute manière contraint, car tous les immigrés kabyles logeaient au bord de la Durance et qu'à proximité de leurs baraquements se trouvait la "popote algérienne", tenue par d'autres compatriotes. Ils travaillaient ensemble, logeaient ensemble, mangeaient ensemble. L'émigré-immigré s'efforçait, lors de ses retours au pays, de montrer que rien n'avait changé en lui et d'effacer toutes traces de son émigration. Tout manquement à la bienséance paysanne et à l'ordre paysan était relevé et sanctionné par le groupe, qui disposait de censeurs sur les deux scènes sociales. La société d'origine, le groupe se protégeaient contre les éventuels effets néfastes que pouvait lui causer l'émigration. Pour toutes ces raisons, l'émigré-immigré du premier âge n'était pas en posture d'importer dans le village des modèles culturels (concernant la maison, par exemple) parce que le contrôle du groupe sur chacun de ses membres était permanent, efficace. La fidélité qui était due au groupe et à l'ordre paysan était portée par tous. Par conséquent, il ne lui était pas permis d'imposer de changements dans la maison puisque lui-même ne devait pas changer.

Les premiers pas vers un logement en France

Le logement à Saint-Auban se situait dans une grange de paysans, à quelques kilomètres de l'usine, où l'armée – le premier régiment de zouaves kabyles – avait aménagé un dortoir de fortune pour ces premiers travailleurs coloniaux. Suite à une grève, ils furent logés dans des baraquements construits en bordure de la Durance, à proximité de l'usine. Ils y côtoyèrent les premiers prisonniers allemands. Les travailleurs coloniaux de toutes origines (Algériens, Indochinois, Djiboutiens, Marocains et même Chinois) étaient "cantonnés" dans ces baraquements, séparés en fonction de leur origine nationale au sein de l'empire colonial français.

Ces émigrés-immigrés du premier âge, s'ils logeaient dans ces "maisons de cantonnement" de manière collective, ont activement participé à la construction de maisons, de villas ou même de foyers avec des chambres individuelles, que d'autres, ingénieurs, contremaîtres, ouvriers français ou européens, allaient occuper. Ils étaient, par conséquent, aux premières loges pour constater, observer, intégrer une manière d'habiter que l'usine offrait à d'autres. On raconte que les conflits étaient fréquents du fait que, dans les mêmes espaces, se côtoyaient les émigrés des deux premiers âges : les uns étaient en mission limitée dans le temps et les objectifs, et les autres, ceux du deuxième âge, prétendaient "ne travailler que pour leur ventre" et pestaient contre la vie collective et la promiscuité qu'on leur imposait. Malgré les discours simplistes et rassurants, la cohabitation entre ceux qui se connaissaient intimement sur les

deux scènes sociales n'allait pas de soi. L'alcool, la jeunesse des travailleurs coloniaux, le besoin d'émancipation, l'éloignement du pays avaient libéré les jeunes de la pression sociale du groupe.

La maison du deuxième âge : entre le foyer pour célibataires et la maison construite au village

L'ordre paysan ne parviendra pas, malgré l'acharnement de toute une communauté, à contrôler entièrement l'émigration. La généralisation des échanges monétaires va devenir un fait socio-économique total et l'émigration, la source exclusive des ressources monétaires dans le village. Ainsi, elles vont contribuer à diffuser l'esprit de calcul, à affaiblir l'esprit paysan, à accélérer l'individualisme et à entamer l'organisation traditionnelle de la famille et son rapport à la terre. La famille étendue se déstructure progressivement et évolue d'un type communautaire vers un type individualiste. Cette évolution majeure introduite par l'émigration-immigration aura des conséquences aussi bien sur la famille que sur la maison, et cela sur les deux scènes sociales.

L'émigré fait profession de l'absence. Il devient un individualiste qui ne veut pas entendre parler de la communauté et qui, en tout cas, se soustrait rapidement à sa tutelle. Il devient un émigré professionnel, attentif à sa carrière, à la stabilité de son emploi, au salaire qu'il perçoit, aux heures supplémentaires qu'il effectue, et acquiert ainsi une nouvelle identité sociale, un nouveau statut en France. Au pays, son nouveau statut est celui d'un ouvrier qui vient passer ses vacances au village, indifférent au rythme de la société paysanne qu'il a quittée et adoptant des attitudes individualistes marquées à l'excès par l'esprit de calcul. Cet esprit, introduit par les immigrés, va saper la solidarité traditionnelle familiale et ses fondements. Le pouvoir économique de l'immigré va induire une réinterprétation des rôles familiaux jusqu'à la remise en cause de la hiérarchie familiale.

Cette position nouvelle va permettre à l'émigré d'envisager de ne plus partager la maison familiale où il est né et de se séparer physiquement d'elle en créant son propre espace. Dans la tradition kabyle, les jeunes couples construisaient une maison autonome, souvent dans la même cour que celle des parents du mari. Cette autonomisation des jeunes par la construction de la maison n'est pas tout à fait nouvelle, mais l'émigration permet de la renforcer sans toutefois créer de rupture, puisque l'émigré fait construire dans le quartier familial⁽⁷⁾. En construisant sa maison, il s'émancipe une nouvelle fois, mais à présent, dans son village, chez lui et aux yeux de tous, de la tutelle familiale. Il la construit certes dans le quartier familial, signifiant

ainsi qu'il reste attaché à son groupe, mais en faisant ménage à part. Il soutient toujours financièrement son groupe, ses parents, ses frères et sœurs, mais il demande des contreparties, notamment celle d'assurer la surveillance de la construction de la maison et le contrôle de sa propre famille (épouse et enfants). *“Ce qui s'affirme tacitement à travers la création d'une maison, c'est la volonté de créer un groupe permanent uni par des relations sociales stables, une lignée capable de se perpétuer durablement à la façon de la demeure, durable et stable, immuable ; c'est un projet ou pari collectif sur l'avenir de l'unité domestique, c'est-à-dire sur ses cohésions, son intégration, ou, si l'on préfère, sur sa capacité de résister à la désagrégation et à la dispersion⁽⁸⁾.”*

La maison qu'il construit porte la marque de ce qu'il est devenu et signe son projet migratoire : s'émanciper de manière ostentatoire de la tutelle familiale ; afficher la réussite de sa trajectoire ; afficher symboliquement un retour aux sources ; afficher son attachement au groupe ; permettre à ses enfants de développer une activité économique. En suivant ces objectifs, l'émigré-immigré va construire une maison qui dit sa propre expérience de l'espace domestique et privatif, qui exprime ce qu'il a vu et intégré pendant son émigration-immigration comme modèle dominant, devenu valable pour lui.

L'invention du foyer

À Saint-Auban, les premiers baraquements, exclusivement réservés aux ouvriers coloniaux, étaient d'abord d'immenses dortoirs collectifs. Puis ces émigrés-immigrés connurent les chambres individuelles en foyer, qui matérialisaient pour la première fois un espace domestique privé. Ce passage du baraquement collectif à la chambre individuelle en foyer n'était ni une décision politique des autorités publiques, ni une décision individuelle des émigrés-immigrés, mais une décision appartenant exclusivement au patronat chrétien de l'époque à Saint-Auban et à une évolution de sa propre mentalité. L'apprentissage forcé de la gestion de cet espace, ainsi que la responsabilité des tâches d'entretien de la chambre, devenait un accessoire du contrat de travail. La suppression de la “popote algérienne” et la mise en place d'une restauration ouvrière, ancêtre du self-service actuel, obligèrent les ouvriers kabyles à investir des rôles traditionnellement féminins (faire la cuisine, la vaisselle, ranger, balayer, laver le linge, le faire sécher, faire le lit, changer les draps, aérer, etc.).

Ces émigrés-immigrés expérimentaient un objet sociologique absent des recherches : l'avènement du masculin dans un espace domestique réservé aux seuls hommes et dans des rôles traditionnellement féminins⁽⁹⁾. Le fait de partager, en foyer, des espaces collectifs (cuisine, douches et toilettes), induit des comparaisons ethniques et régionales

sur les différentes manières de “laisser propre derrière soi”. Ces appropriations différentes de l’espace collectif et des seuils de propreté sont à l’origine de bien des conflits. Au foyer, ces conflits ont pour enjeux des critères de propreté, de rangement, des critères ethniques (kabyle, chaouis), des critères socioprofessionnels (ouvriers de Pechiney ou des entreprises sous-traitantes). À Saint-Auban, ces foyers étaient désignés “foyers pour célibataires”, terme qui définit bien ce type de foyers : les foyers des “sans famille”, comme Sayad les nommait. Conçus pour recevoir des travailleurs célibataires, mobiles par définition, ces logements n’avaient pour fonction que d’héberger une force de travail.

La maison construite au bled

L’expérience qu’ils ont acquise pendant leurs séjours en France, longue de plus de quarante ans pour certains, les autorisent à investir l’espace domestique. La maison du deuxième âge implique la présence permanente de la famille au pays. L’immigré du deuxième âge revient régulièrement afficher sa réussite et ses effets locaux (belle maison, voiture, garage, etc.). Cette maison est d’abord un investissement économique fait d’économies d’argent, d’achat de matériel en France et d’emploi de travailleurs locaux. L’immigré, cependant, ne fait pas appel au crédit, il construit au fur et à mesure de ses possibilités. C’est aussi un investissement en temps, temps passé à réfléchir, à conduire le projet à distance, et temps pris sur les congés pour être sur le terrain. C’est, enfin, un investissement social qui rappelle à son groupe que son absence est momentanée, que ce n’est pas une situation définitive, vécue de gaieté de cœur, mais une contrainte économique.

La maison que construit au pays l’émigré-immigré du deuxième âge est la signature de ce qu’il est devenu et qu’il emmène avec lui à chacun de ses retours. Dans l’immigration, il a appris l’individualisme occidental, qui est devenu un *ethos*, une attitude globale tant à l’égard de l’économie, et donc du calcul économique, qu’à l’égard de l’ensemble du monde social et en particulier du monde domestique.

Cet immigré du deuxième âge, parce qu’il en a les moyens matériels, idéologiques, va imposer un style de maison propre au mode spécifique d’occupation de l’espace domestique qu’il a côtoyé et acquis pendant ses longues années d’immigration en France. Il va amener ainsi un type de maison dont le style et l’idéologie s’imposeront comme étant la norme sociale.

Cependant, si la maison que l’immigré fait construire au pays est un signe adressé au groupe, elle reste une affaire individuelle. Elle n’est plus l’entreprise collective d’antan. L’immigré du deuxième âge va imposer un modèle de maison intégré pen-

Sur les hauteurs du village de M'cisna, situé à 60 km de Bejaia en Kabylie et à 700 m d'altitude.
© Camille Millerand

dant ses longues années d'immigration en France. Il va ainsi bouleverser non seulement le paysage architectural, mais le fonctionnement de la maison.

La maison traditionnelle qui abritait plusieurs générations patrilinéaires a vécu. Plusieurs cas de figure coexistent. L'émigré-immigré aménage la maison familiale ou construit, mais il confère à chacune des pièces les nouvelles fonctionnalités acquises en France (aménagement de la cuisine, d'une salle de bains et de toilettes à l'intérieur, d'un couloir distribuant les chambres, la salle à manger ou le salon). L'avènement de l'électricité, du gaz, de l'eau courante, des toilettes européennes provoque une vraie révolution domestique. La maison familiale peut être rehaussée d'un, deux ou trois étages, selon les moyens et les besoins de la famille. Une pratique importante va faire son apparition et se généraliser : l'usage de la clé et de tous les mécanismes de fermeture à clé de la maison.

Si l'on connaissait le verrou pour fermer une porte d'entrée de l'intérieur, l'avènement de la clé marque symboliquement la fermeture de l'extérieur en l'absence de ses habitants. Il marque une nouvelle étape de l'opposition entre le dedans et le dehors, entre le privé et le public. Il symbolise le besoin nouveau de protection de l'intime, de la mise en sécurité des personnes et des biens. L'invention de la clé dans les maisons témoigne de l'individuation des modes de vie et du délitement des liens familiaux traditionnels. L'émigré-immigré se protège avant tout de la famille élargie et, lorsque la clé n'y suffira plus, il procédera à la propre émigration de sa famille. Au fur et à mesure que ce besoin grandira, des murs d'enceinte s'élèveront, avec force portails en fer.

La maison du troisième âge : une maison de l'absence

L'émigration-immigration du troisième âge est celle qui voit arriver en France les familles des travailleurs immigrés. Vers la fin des années cinquante, des logements leur seront attribués par l'usine. La famille de l'émigré va devoir s'adapter à son nouvel habitat, à la taille de la maison, à la distribution et à la spécialisation fonctionnelles des pièces. Les femmes et les jeunes filles en particulier vont devoir apprendre à vivre "naturellement" à l'intérieur, à entretenir avec des méthodes et des outils nouveaux (gaz, électricité, chauffe-eau, électricité, eau courante, chauffage central). Elles vont devoir s'adapter au jardin privatif avec vue directe sur la rue, et aussi à la présence de l'homme à l'intérieur de la maison dans leur espace réservé. L'émigré-immigré intègre du même coup la régularité et l'importance de la part des dépenses liées à la maison (loyer, charges locatives, impôts locaux). Ce nouveau mode de vie va être vécu comme le signe d'une ascension sociale prodigieuse.

La maison de l'émigré-immigré du troisième âge et de sa famille est implantée de la même manière que celle de l'émigré du deuxième âge dans le quartier familial, parfois un peu plus éloignée. Les murs d'enceinte sont excessivement hauts, certains sont parfois flanqués de tessons de bouteille et de verre coupant pour empêcher tout passage inopportun. Cette pratique est caractéristique de ce troisième âge, car cette maison est une maison vide. L'émigré-immigré et sa famille se sécurisent ainsi parce qu'ils n'y habitent que ponctuellement. Elle est vide depuis son achèvement, et pour cause, la famille, qui en est le fondement pour ne pas dire la fondation, est en France, où elle occupe une autre maison, réservant celle du quartier familial au symbole.

La maison du troisième âge est la maison par excellence de l'absence : absence de l'émigré-immigré, absence de la famille. L'émigré-immigré l'a construite mais personne ne l'habite. Elle représente un retour symbolique, une présence virtuelle. Cette maison, dont la réalisation devait mettre fin à l'absence, la réactualise de manière permanente et l'offre aux regards de tous, dans le village. Elle est pointée du doigt. Elle fait ressortir à l'endroit des immigrés jalousie, rancœur, quand ce n'est pas la haine de leur réussite, de la maison qu'ils n'habitent même pas, comble du gaspillage. Si bien que ces maisons se retrouvent régulièrement pillées, vandalisées. C'est la raison pour laquelle les immigrés n'y laissent que des choses sans valeur. Ils finissent par haïr cette maison qui leur a valu des sacrifices en temps, en travail, qui a englouti toutes leurs économies, qui s'est révélée être un investissement négatif. Cela participe cependant d'un nécessaire "travail de deuil" par lequel l'émigré-immigré parvient progressivement et dans la douleur à accepter enfin la réalité et à se détacher de ses illusions qui jusque-là l'aidaient à se voiler la face. Que peut-il faire devant les

discours négatifs de son épouse, de ses enfants, qu'il partage sans l'avouer ? Il lui a fallu attendre que la maison au pays se fasse, qu'il expérimente sa nouvelle condition, le plus souvent celle de retraité, que le retour se réalise pour qu'il s'aperçoive que le retour n'est pas la solution. C'est à partir de ce moment crucial qu'il va devoir aménager un entre-deux qui soit viable aussi bien pour les émigrés-immigrés du deuxième âge que du troisième. Aussi ne reste-il plus à l'absent qu'à laisser sa maison vide se dégrader, à la vendre ou à la louer au meilleur prix. Elle est parfois louée pour rien, seulement pour qu'elle soit habitée et ne s'abîme pas. La contrepartie étant que le(s) locataire(s) libère(nt) la place à la venue de l'émigré et à sa famille. Même la volonté de l'émigré-immigré de promouvoir sa maison au pays en villa ou maison secondaire est incertaine, voire vouée à l'échec, car elle n'a jamais eu cette fonction. *"La nostalgie n'est pas le mal du retour, car c'est une fois accompli que l'on découvre que le retour n'est pas la solution, il ne peut y avoir retour à l'identique. La maison participe au remède, elle soigne le mal causé par l'acte d'émigrer et d'immigré"⁽¹⁰⁾.*

Certains retraités utilisent tout de même la maison du bled une partie de l'année, même s'il est vrai qu'elle a avant tout une fonction symbolique d'affirmation de réussite et donc de justification de l'émigration. Ceux qui n'ont pas réussi à faire construire au pays se considèrent en échec total. C'est surtout au niveau des enfants nés ou élevés en France que la "maison du bled" apparaît comme un investissement absurde qui se fait parfois aux dépens de l'acquisition d'un logement en France⁽¹¹⁾. ■

Notes

1. Pierre Bourdieu, *Les Structures sociales de l'économie*, Paris, Seuil, 2000.
2. Citons cependant le travail remarquable des sociologues portugais à propos des maisons construites par les émigrés-immigrés portugais : Roselyne de Villanova, Carolina Leite, Isabel Raposo, *Maisons de rêve*, Paris, éd. Créaphis, 1994.
3. René Maunier, *Mélange de sociologie nord-africaine*, Paris, Alcan, 1930.
4. Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1958, p. 24.
5. Ramon Basagana et Ali Sayad, "Habitat traditionnel et structures familiales en Kabylie", in *Mémoires du CRAPE*, n° XXIII, Alger, 1974.
6. Nadia Messaci, "L'habitat des Ath Waghliis. Chaos spatial ou ordre caché", thèse de magistère en urbanisme, Institut d'architecture et d'urbanisme de Constantine, 1990.
7. René Maunier, *La Construction collective de la maison en Kabylie, essai sur la coopération économique des Berbères du Djurdjura*, Paris, Institut d'ethnologie, 1926.
8. Pierre Bourdieu, *Les Structures sociales de l'économie*, op. cit., p. 35.
9. Daniel Welzer-Lang, Jean-Paul Filiod, "'Les hommes à l'épreuve du désordre'. Approche anthropologique de la sexualité de l'espace domestique", in *Dialogue*, n° 121, "L'énigme du sexuel", 1993, pp. 82-94.
10. Abdelmalek Sayad, "Le retour, élément constitutif de la condition d'immigré", in *Migrations et Sociétés*, n° 57, vol. 10, 1998, pp. 9-45.
11. Jacques Barou, "Familles immigrées, quartiers sensibles et rénovation urbaine", in *Urbanisme*, n° 356, 2007, pp. 51-55.